

Stefan George

Poèmes

Traduits par Fabrice Gravereaux
et Michael Speier.

L'ÉTOILE DE L'ALLIANCE

Là Ton Orage O Tonnant Déchire Les Nuages
Ton ouragan souffle le mal et les citadelles ébranle
N'est-ce pas un vaniteux effort d'en chercher le timbre?
L'auguste harpe et même l'harmonieuse lyre
Disent mes fins à travers essor et ruine
Disent ce qui est invariable dans l'ordre des constellations
Et garde ce dit pour toi : que sur terre
Nul duc nul sauveur ne soit qui avec la prime haleine
Ne respire un souffle gorgé de prophétique musique
Autour du berceau duquel ne vibre un chant héroïque.

Nommez-le l'éclair qui happa le signe qui gouvernait :
La chose qui en moi-même vint à mon heure...
Cela est insaisissable et réel comme le germe.
Nommez-le l'étincelle qui tire origine du néant
Nommez-le le tournant de la pensée circulaire :
Nulle parole ne le formule : comme force et flamme
Emplissez-le dans l'image dans le règne du monde et de Dieu!
Moi je ne viens point annoncer une nouvelle évidence :
D'une éternelle volonté filante comme une flèche
Je pousse à la danse j'engage dans le cercle.

Ayant tout sachant tout ils soupirent :
< Frugale vie! besoin et faim partout!
Plénitude manque! >
Des greniers je connais sur chaque maison
Pleins de grains qui volent et de nouveau s'accablent ---
Aucun n'en prend...

Des caves sous chaque cour où tarit
Et dans le sable s'épand le noble vin —
Aucun n'en boit...
Des tonnes d'or pur dissipées dans la poussière :
Le peuple en haillons l'effleure de l'ourlet —
Aucun ne le voit.

Qui dut voir en bas jusqu'au fond
Jouis de l'immunité pour le bien-être de chacun
L'arcane comme commémoration et comme image.
S'il ne porte que des signes : il les élimine et soi
Un hypermétrope auquel manque un œil.
Qui vit la vraie sagesse dévoila :
Les plus impavides des hommes seraient médusés
Dont le sang et le sperme seraient gélifiés
Ils s'effondrent lorsque devant leur regard
L'Autre atroce terrible se dresse.

Je suis l'Un et suis le Deux
Je suis le géniteur suis le sein
Je suis l'épée et suis la gaine
Je suis la victime suis le coup
Je suis la vision et suis le voyant
Je suis l'arc suis le trait
Je suis l'autel et le suppliant
Je suis le feu et le bois
Je suis le riche suis l'indigent
Je suis le signe suis le sens
Je suis l'ombre suis le vrai
Je suis une fin et une origine.

Chœur final

Le sentier de Dieu est frayé
Le pays de Dieu nous est désigné
La guerre de Dieu est pour nous allumée
La couronne de Dieu nous est dédicacée.
Le calme de Dieu dans nos cœurs

La forme de Dieu dans notre poitrine
Le courroux de Dieu sur nos fronts
L'ardeur de Dieu sur notre bouche.
Le lien de Dieu nous a noué
L'éclair de Dieu nous a embrasé
Le sauf de Dieu nous est versé
Le bonheur de Dieu en nous fleurit.

LE NOUVEAU ROYAUME

Hypérion

I OÙ sur quelle grève éloignée
Dois-je dans les temps archaïques trouver racine
Frère du peuple?
Si bien que jouissant avec vous
Du vin et des céréales de notre pays
Je demeure inconnu?
Comme l'orgueil présentant
Du fils se sépare des frères
Né d'un autre mariage
Même lors de jeux amicaux
Au plus profond loin et sûr
D'un père meilleur.
Vous qui maillez des passions
Vous vous épanchez musicalement
Veillez devant les travaux :
Se lamentant auprès de quelles eaux
Ah! sanglotant auprès de quels saules
Après — quels bonheurs!
N'apprenez pas les pas de danse
Les gracieux gestes de la joie
Rudement vous qui êtes vacillants
Qui n'êtes pas dociles au lien fertile
Vous qui seuls êtes deux :
Vous avec le miroir.

II Un pressentiment me joint à vous enfants de l'archipel
Vous qui avec grâce concevez altièrément l'acte les images
Qui alliez la hardiesse de Sparte à la suavité ionienne.
Juvénilement Lui danse dans le chœur tel un homme qui
insuffle la vie à des héros
Seigneur est du riant banquet sauveur dans les périls de l'état
Le concours des tribus enflammées unit le temple aux jeux
Et aucune science jusqu'à maintenant n'a surclassé celle des
fondateurs.
Qui navigua sur ces mers qui parcourut ces littoraux!
Où lors du déclin déjà proche sous les cyprès du val
Le plus sage maître du temps le plus noble élève guide.
Vous élus de la fortune qui avez triomphé de toutes vos
entreprises
Vous avez transmis l'indivise richesse des vieillards aux
descendants
Vous avez moulé dans la chair et l'airain des modèles de l'homme
Vous avez donné dans la danse et l'ivresse naissance à nos dieux.
Malheur! par milliers s'écrient-ils : que cela dût s'écouler!
Que selon un horrible fatum la vie s'éteigne dans la vie!
Malheur! que sur l'ordre du Syrien le monde de la lumière
chute dans l'obscur.

III Je retournai à la maison : un tel ondoitement de fleurs
Ne m'accueillait plus... un palpitement était dans les champs
Dans mon bois plein de pouvoirs assoupis.
Je vous vis rivière et montagne et province dans le ravissement
Et vous frères comme héritiers solaires à venir :
Dans vos yeux farouches dort un rêve
Car un jour s'incarnera l'intense désir...
Ma vie de souffrances incline au sommeil
Car la promesse céleste rétribue bien
Le pieux... qui jamais dans l'Empire ne put pénétrer :
Je serais sépulcre des héros je serais l'humus
Des saintes géminations proches de l'épanouissement :
Avec celles-ci vient la seconde ère — l'amour
Engendra le monde — l'amour le réengendre.
Je formulais l'arrêt — le cercle est tracé...

Avant que l'obscur me submerge me ravisse
Une haute vision : déjà vient à pas feutrés
A travers les bien-aimées terres palpable dans le
resplendissement le Dieu

LE SEPTIÈME ANNEAU

Sur la vie et la mort de Maximin : le premier

Vous aviez les yeux foncés par des rêves éloignés
Et ne vous souciez plus de la sainte ordination
Vous humiez l'haleine de la fin par tous les espaces
Haussez maintenant la tête! car vous échoit le salut.

En votre an froid et malaisé
Se déclare maintenant un printemps de neufs prodiges.
Aux mains fleuries, avec le nimbe autour de la chevelure
Un dieu apparut et pénétra en vos demeures.

Unissez-vous réjouis sans plus dorénavant d'angoisse
Gardez-vous de rougir de la somptuosité d'antan :
Vous aussi avez ouï l'appel d'un dieu
Et la bouche d'un dieu vous a baisé.

Maintenant ne vous lamentez plus — car vous aussi furent
élus —

Que vos jours inaccomplis fugaces...
Louez votre cité qui a généré un dieu!
Louez votre temps en lequel un dieu fut vivant!

ALGABAL

Adresse

A la mémoire de Louis-le-Second

Quand ma jeunesse élevait ma vie jusqu'en une telle lumière
Elle s'approchait étonnement de la tienne et t'aimait.
Maintenant Algabal te salue de la tombe
Ton plus jeune frère ô très blasphémé roi du martyr

*

O mère de ma mère et Auguste
Comme une si sérieuse suite de mots m'inquiète :
Ton blâme quand mon être ne t'appartient
Qu'inattentivement sans acte j'expiererais.

Est-ce que tu te remémores combien de lances sibilait
Quand à l'Est pour la couronne je luttais
Et éloge et reproche résonnaient à l'Audacieux
Qui à cette époque là n'avait pas encore saisi le monde?

Aucune faiblesse ne me dissuadait de vos menées·
J'ai saisi la démence de vos menées·
O laisse-moi sans gloire et sans haine
Et librement migrer en les restreintes orbites.

Et ne veuille pas m'aliéner le frère
— Mais apercevais-je en sommeil de l'égard? —
Zélée tu l'enchaînes à une inepte œuvre·
Ta violence le déguise de hardes d'esclave.

Vois que je suis suave comme une fleur de pommier
Et plus en liesse de paix qu'un agnelet.
Et pourtant il y a fer pierre et amadou
Dangereusement dans le cœur ébranlé.

Je descends un escalier marmoréen·
Un cadavre décollé au milieu repose·
Là goutte le sang de mon cher frère·
Moi je relève discrètement la traîne purpurine.

HYMNES

Consécration

Sus! vers le fleuve! où fièrement les hauts ajoncs
Au vent lège leurs panaches agitent
Et défendent aux chœurs flatteurs des jeunes ondes
De procéder câlinement vers les mousseuses rives caressantes.

Dois-tu être en stupeur reposant sur le gazon
Au fort arôme d'origine sans troubles du penseur
Si bien que les aspirations étrangères tout vaporisent.
L'œil mirant l'attente de l'exaucement.

Vois-tu en cadence le feuillage de l'arbuste déjà vibrer
Et sur le flux lisse à l'obscur éclat
Les fragiles murs de brume se fragmenter?
Entends-tu le chant des elfes lors de la danse des elfes?

Déjà apparaissent à travers le cadre dentelé des branchages
Avec les villes étoilées les bienheureuses sphères
Le vol des temps perd les anciens noms
Et l'Espace et l'Être restent seulement dans la Forme.

Maintenant tu es mûr maintenant voltige la dame vers le bas
Des gazes couleur de lune la voilent
Mi-closes ses paupières lourdes de rêve
Vers toi inclinée pour parfaire la bénédiction :

Tandis que ses lèvres sur ta face frissonnaient
Et qu'elle te voyait pur et si béni
Que dans le baiser elle ne tendait pas à éluder
Le doigt appuyé près de ta bouche.

LE NOUVEAU ROYAUME

L'homme et le troll

L'homme

L'étroit lit du ru bloque une cascade —
Pendant que je laisse pendre sa jambe velue
De ce roc dégoulinant de mousse grasse?
Sur la tête broussailleuse crépue apparaît une corne...
Si loin déjà je chassais dans les forêts d'altitude
Pourtant jamais je ne rencontrai son pareil... prends garde!
Le chemin t'es barré ne dissimule rien!
Sur une onde claire se montre un pied de chèvre.

Le troll

Ni toi ni moi ne serons content que tu m'aies trouvé.

L'homme

J'avais pleine connaissance par une race apparentée à toi
Des légendes d'antan-non qu'aujourd'hui
Un si inutile et répugnant monstre vive encore.

Le troll

Lorsque tu auras éliminé le dernier de mon espèce
Tu épieras en vain quelque gibier
Comme butin ne te restera que rongeurs et vers
Et quand tu auras fouillé les derniers fourrés
Ton besoin tarira : la source.

L'homme

Toi de loin plus misérable tu m'enseignes? Notre force
A terrassé hydre colosse dragon
A essouché l'infertile futaie
Où se trouvaient des marais ondoie le champ de blé

Dans le vert éclatant viande notre troupeau apprivoisé
Des métairies des cités fleurissent et de lumineux jardins
Et la forêt suffit encore aux cerfs et chevreuils —
Les trésors nous retirons du lac et du terroir
Jusqu'au ciel les pierres célèbrent nos victoires...
Que veux-tu horrible rogaton inculte?
La lumière l'ordre suivent notre trace.

Le troll

Tu n'es qu'homme... où ta sagesse prend fin
La nôtre commence· tu n'aperçois la marge
Qu'après avoir expié le délit
Quand ta céréale mûrit ton bétail prospère
Les arbres saints donnent l'huile et le raisin
Crois-tu que cela arrive seulement grâce à ton astuce.
Les terres qui dans la nuit originelle aspirent
Jamais se décomposent· sont-elles de tous temps conjointes
Se divisent-elles quand un segment de l'anneau manque.
Au moment propice ton activité vaut·
Maintenant rebrousse vite! tu as vu le troll.
Ce qu'il y a de pis en toi tu ne le sais point : lorsque ton sens
Très instruit dans les nuées s'empêtre
Le lien a coupé avec les bêtes et la glèbe —
Nausée et volupté vivacité et monotonie
Et poussière et rayon et mort et devenir
Ne peuvent plus dans le pas des choses gagner.

L'homme

Qui ainsi te fait dire? ceci le souci des dieux.

Le troll

On ne parle jamais d'eux· mais vous insensés
Vous pensez qu'eux-mêmes vous assistent. Ils n'ont
Jamais immédiatement été à proximité de vous. Tu deviens
tu meurs —
Tu n'expérimentes en vérité jamais quelle créature tu es.

L'homme
Bientôt il n'y aura plus d'espace pour ton jeu impudent.

Le troll
Bientôt tu sommeras dedans toi celui qui au-dehors médit.

L'homme
Toi démon perfide à la bouche tordue
Nonobstant ta monstruosité tu es trop proche
De nous· autrement mon trait t'aurait dorénavant atteint...

Le troll
L'animal ne connaît point la honte l'homme ne connaît point
le remerciement
Par tous vos artifices vous n'apprenez jamais ce à quoi vous
Êtes le plus utile... mais nous, nous servons en silence.
N'écoute alors que ceci : nous exterminant vous vous
exterminerez.

Où affleure notre poil là simplement coule du lait
Où ne se pose notre sabot aucun brin ne croît.
Si seulement ton esprit avait été à l'œuvre : depuis longtemps
Votre race serait détruite et tout ce qui a été
Votre boisement serait desséché et l'emblave en friche
Uniquement par le miracle la vie demeure en éveil.

*

Ouis ce que la profonde terre parle :
Toi libre comme l'oiseau ou le poisson —
Où tu suspends ça· tu ne sais pas.

Peut-être découvre une plus tardive bouche :
Tu t'asseyais aussi à notre table
Tu te nourrissais aussi de notre viatique.

Vint à toi un beau et neuf visage
Mais le temps devenait vieux· aujourd'hui ne vit aucun homme
Si il vient jamais ça tu ne sais pas

Qui cette vision encore peut voir.

La Guerre

... A qui le remords pèse
Par sa faute propre ou celle d'autrui
Il éprouve tes paroles comme bien rudes.

Nonobstant sois libre d'ornement
Et rends ta vision toute manifeste
Et laisse se gratter qui a été piqué.

Quand bien même amers seraient tes mots
Au premier goût — un aliment vivant
Ils laisseront s'ils sont digérés.

Dante, *Divine Comédie, Paradis XVII*

Comme les animaux des forêts qui jusqu'à maintenant
S'effarouchaient ou à coups de crocs se lacéraient
Lors d'un incendie soudain et quand la terre tremble
Ils se cherchent et se serrent les uns contre les autres :
De même dans la patrie morcelée les ennemis s'unissent
Au cri La Guerre... un esprit
De solidarité inconnue soufla
De classe en classe et un pressentiment confus
De ce qui à présent débute... Pour un instant
Pénétrés par un immense frisson d'univers
Le peuple oublia les frivolités et les ramassis des années
indigentes
Et se vit grand en sa détresse.

NOTE SUR STEFAN GEORGE

Selon le témoignage de Stefan George il est plus que jamais indispensable de considérer l'œuvre du début à sa fin, d'en lire la totalité ou rien, et ce mouvement réciproque de chaque poème, le rapport intrinsèque de chaque partie du cycle, du recueil et du grand édifice de l'édition complète ne peut que compliquer tout choix, si ce n'est le rendre impossible. L'œuvre de Stefan George vit des cercles étroitement chiffrés de cycles et poèmes qui, si loin que porte leur force centrifuge, apparaissent en un état de légère réversibilité comme dans un ordre de succession rigoureuse sur un axe : ils réverbèrent un noyau, lequel en fin de compte est encore impossible à déchiffrer. Il en découle notre choix de livrer ce qui rend possible une identification dans ce qui surgit à l'horizon, entre le plus immédiat et le plus significatif. Ainsi si l'on définit un choix c'est celui de montrer George comme législateur, compositeur de la parole. Par là s'explique la prise en considération de la fin de l'œuvre, où la substance poétique ressort accrue d'une nouvelle dimension du dire. Avec le secret centre de gravitation de l'œuvre, depuis la stellarité et comme depuis l'arrière-fond de son cosmos se produit la condensation des mots et des vocables : « L'Étoile de l'Alliance » initie notre travail. Ce recueil éclaire l'expérience « Maximin », qui, en tant qu'il est, est un dieu que George encontra comme contact existentiel et comme devenir de la parole. Comme chez Heidegger l'être dans la parole est recherché chez George et elle peut non seulement louer le Beau mais le créer. Chez George cela survient dans le signe et l'énigme de l'Éros qui comme chez Platon est le démiurge caché : « L'amour engendra le monde, l'amour le réengendra. » D'ici se déploie en avant et en arrière la poésie en son radical rejet surpassant jusqu'à présent toute critique de la culture, rejet de la contemporanéité. En contrepois la magie de la parole en aimant trouve de nouveaux noms aux choses. Maximin est en même temps statut et joie. De lui la ligne retourne à Hypérion, le « né seul », à l'ange du Prélude et à Algabal, qui simplement en dispersion rassemble la même substance que la poésie de Maximin. En Maximin advient à soi cette union — cette mort qui restaure d'une manière antique l'harmonie entre individu et tout, entre destin et histoire. L'histoire peut être considérée comme théophanie, et tout le reste est médisance « nuit et rien » : la pauvreté de ceux qui ne croient en rien va à l'encontre des chemins fleuris de Dieu. L'ordre de traduction des recueils est : « L'Étoile de l'Alliance » (1914), « Le Nouveau Royaume » (1926), « Le Septième Anneau » (1907), « Algabal » (1892), « Hymnes » (1890). Ensuite il se rapproche à nouveau, en une courbe, du point de départ et finit dans la vision apocalyptique, qui est raccordée aux grandes poésies de Dante. Ici s'achève notre choix, lequel n'est qu'une petite partie d'un plus ample travail en chemin ; il se risque à évoquer ce qui dans le mouvement d'ensemble du cosmos poétique vient à retentir.

Michael Speier.